«D'un bon et franc républicain / Le mariage est la loi première»: le célibat civil sur les planches révolutionnaires

Paola Perazzolo

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/3285>

DOI : 10.4000/studifrancesi.3285

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2013

Pagination : 74-85

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Paola Perazzolo, « «D'un bon et franc républicain / Le mariage est la loi première»: le célibat civil sur les planches révolutionnaires », *Studi Francesi* [En ligne], 169 (LVII | I) | 2013, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/3285> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.3285>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

«D'un bon et franc républicain / Le mariage est la loi première»: le célibat civil sur les planches révolutionnaires

Paola Perazzolo

- ¹ Pendant l'époque révolutionnaire, la réforme du droit familial fournit bien des sujets aux dramaturges, occupés par l'illustration sur les planches des événements concernant de près une vie quotidienne qui semble avoir de moins en moins trait à la seule sphère domestique et privée. Ainsi que l'écrit M. Vovelle, le couplet chanté le 14 juillet 1789 «Il n'est plus de Bastille, il n'est plus qu'une famille» exprime bien l'importance sociale et politique que les révolutionnaires accordent à la famille. Celle-ci constitue le pilier fondamental sur lequel se construit le monde nouveau. Elle s'oppose donc idéalement à la Bastille, perçue comme le symbole d'un Ancien Régime arbitraire et antithétique à l'ordre naturel des choses – on y enferme les enfants au lieu de les chérir – et associée aux structures familiales dissolues de la cour¹, dont les mariages aristocratiques sont de plus en plus dénoncés par les contemporains comme des «marchés réciproques» source de vices et d'immoralité². Ouvertement populationnistes, les révolutionnaires assurent une réforme du droit conjugal dans le droit fil de la volonté de laïcisation et d'adhésion au «droit naturel» prônée par les philosophes, dont la plupart ne considère le mariage que comme un contrat – et non pas comme un sacrement – constituant la base indispensable à l'existence et au bon fonctionnement de toute société³. La régénération de celle-ci passerait donc par une union des époux qui ne serait plus une contrainte mais le résultat de ce que F. Ronsin qualifie de «l'heureuse conjonction de la liberté des sentiments et des lois de la nature»⁴: «pas de société sans mariage, mais à société nouvelle, mariage nouveau», résume J. Mulliez⁵. La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen sanctionnant la liberté des individus ainsi que la souveraineté de la nation, si la «loi de la nature» et l'utilité sociale induisent les êtres humains à vivre en couple, ceux-ci doivent pouvoir disposer de leur personne en donnant ou en retirant leur consentement. Ce qui explique l'actuation

d'une politique familiale qui débouche sur l'institutionnalisation du divorce (officialisé le 20 septembre 1792) et sur le flétrissement du célibat. D'après les considérations des philosophes – il suffit de lire l'article «Célibat» de l'*Encyclopédie* –, pendant toute la deuxième moitié du siècle le célibat était déjà considéré comme contraire à la nature et néfaste pour les individus et la communauté⁶. Sur ces bases, les révolutionnaires conçoivent leur projet de protection de la cellule familiale. Ainsi que l'explicite encore Ronsin.

Les célibataires – y compris les prêtres – sont dans une situation anormale et menaçante pour l'ordre moral et social. Des époux qui ne s'aiment pas mais qui ne peuvent se séparer, des époux séparés mais qui ne peuvent fonder un nouveau foyer, sont maintenus de force, pour leur malheur et pour le malheur de tous, dans une situation très proche de celle des célibataires. L'institution du divorce, qui bousculerait la loi cléricale mais non la loi divine, qui participerait au retour du droit naturel, est indispensable au rétablissement de l'équilibre des structures sociales qui reposent essentiellement sur la famille et donc sur le couple⁷.

- 2 Au nom d'une réforme de la société qui leur apparaît comme absolument nécessaire, les révolutionnaires attaquent donc le célibat ecclésiastique – ils abolissent la clôture des couvents et les vœux monacaux, encouragent le mariage des membres du clergé – et se montrent critiques à l'égard du célibat civil. Celui-ci est d'autant plus perçu comme une attitude dangereuse, égoïste et parasitaire que la frontière entre vie privée et vie publique s'estompe. Pour Rousseau, l'homme vertueux ressent une affinité naturelle avec les autres citoyens. Par conséquent, l'amour de la famille n'est pas dissocié et dissociable de celui de la Patrie, le concept de fraternité consacrant désormais la Nation comme une grande famille. Comme le souligne encore Vovelle, le sans-culotte est par définition – et d'après les portraits et l'iconographie de l'époque – un homme politiquement engagé et un bon travailleur qui assure sa vie et celle de sa famille⁸, composée de plusieurs enfants élevés dans le respect du catéchisme révolutionnaire. «Le mariage est le lien social qui unit le citoyen à la Patrie et la Patrie au citoyen», avertit N. Bonneville dans *Le Nouveau Code conjugal* (1792)⁹. Pour leur part, les textes constitutionnels ne semblent être conçus que pour les membres des foyers familiaux, comme le souligne J. Dûpaquier: la constitution de 1791 ne mentionne que les «pères de famille, [les] épouses, [les] jeunes citoyens»; celle de 1793 décrète que «les pères et mères de famille sont les véritables citoyens, il est juste d'honorer en eux l'acquit des tributs payés à la nature et à la société»; celle de 1795 contient enfin la très célèbre formule «nous voulons naturaliser en France l'esprit de famille [...] nul n'est bon citoyen s'il n'est bon fils, bon père, bon époux»¹⁰. Le célibataire ne semble être pris en considération que «par antithèse ou omission»¹¹, et résulte de fait idéalement exclu de toute appartenance nationale. Le confirme aussi son absence des fêtes célébrant les nouvelles valeurs d'un monde reconstitué où, ainsi que le rappelle P. Frantz, «l'on s'accomplit dans son rôle de citoyen et où l'on retrouve son rôle originaire» puisque «les allégories de la fécondité [...], les jeunes citoyennes aux belles draperies, la célébration des âges, les rites bucoliques, la plantation de l'arbre de la liberté sont garants d'un avenir tout entier contenu dans l'ordre naturel»¹². Choissant de se placer en dehors de l'ordre naturel et social, le célibataire n'est, encore une fois, pas pris en compte – voire explicitement refusé, comme c'est le cas de «ces fêtes des époux [...] qui bientôt diront ne pouvoir admettre le 'froid célibataire'»¹³ – dans des cérémonies célébrant la mise en place d'un «pur cérémonial des âges: jeunes filles sous les yeux des femmes mariées, vieillards sous les yeux des enfants, adolescents sous les yeux des pères de famille. Tout un vivant échange de modèles et de leçons»¹⁴.

- 3 Sous la République, le vieux garçon endurci fait donc l'objet d'une méfiance systématique de la part des législateurs. Ceux-ci prônent le mariage des prêtres lors de la campagne de déchristianisation et essayent de combattre le célibat civil par la valorisation de la famille¹⁵ tout aussi que par l'application de méthodes plus persuasives. Le souci de protéger les unions se traduit dans l'institution du divorce, le rétablissement de l'adoption, la reconnaissance des droits des enfants illégitimes et dans la proposition de mesures telles la création de tribunaux de famille (1790), la réduction de la contribution et l'institution d'aides pour les familles nombreuses¹⁶. Par contre, d'autres propositions accueillies avec plus ou moins de succès accablent les célibataires: mesures fiscales défavorables et exclusion des charges publiques¹⁷, obligation d'adopter¹⁸ et, surtout, la proclamation de la conscription obligatoire pour les non mariés en 1793. Ce qui engendre effectivement une hausse des unions, bien des «vicieux» essayant par là d'échapper à l'appel au front. J.-P. Bertaud résume de la sorte l'importance politique reconnue au mariage et les conséquences des efforts entrepris par les législateurs:

Le mariage est une institution fondamentale de la nouvelle République: la famille est la première école de patriotisme [...]. Le mariage est aussi un fait politique. Il vise à élever la conscience révolutionnaire de tous et à les faire participer aux objectifs du pouvoir jacobin [...]. Avant 1789 la fréquence des célibats définitifs ne cessait de grandir. La Révolution inverse pour un temps la tendance. De la constituante à l'an II, on se rue littéralement sur le mariage¹⁹.

- 4 Pendant la même période, et surtout après 1792, l'engouement pour l'institution matrimoniale est célébrée aussi sur les planches. Les dramaturges illustrent les nouvelles dispositions législatives concernant le divorce, l'adoption, la célébration civile des unions, le mariage du clergé, et magnifient les plaisirs et les bonheurs conjugaux par la mise en scène d'une pléthore d'époux et de parents plus ou moins pauvres mais toujours recueillis autour de leur famille et animés par les plus hautes vertus civiques et domestiques²⁰. Les unes ne pouvant exclure les autres – la corruption et la lâcheté morales signalent le plus souvent une âme antipatriotique²¹ –, les planches républicaines, sorte de miroir de l'opinion publique de l'époque, retentissent à l'envi de l'exaltation populationniste du binôme famille-patrie qui constitue le summum du nouvel idéal bourgeois. C'est ce qu'expriment, juste pour ne citer que deux exemples, le soldat Bataille, pour lequel «Nos enfants seront comme nos bons citoyens. Il faut en avoir beaucoup, mes amis. Beaucoup d'enfants, beaucoup de mariages! Le mariage est à l'ordre du jour. Les filles sont en réquisition. La République est pressée. Il n'y a pas un instant à perdre. Se convenir, s'aimer, s'épouser, tout ça doit faire l'affaire d'un jour!»²², ou le père de *La Seconde Décade ou le Double Mariage* rappelant à sa fille: «Songe que tu vas contracter un lien qui doit assurer ton bonheur & le nôtre; tu vas, en remplissant le devoir le plus sacré, te mériter à la fois le titre d'épouse et de citoyenne»²³.
- 5 Absent ou exclu de la communauté patriotique, à moins d'être un religieux – le plus souvent avide, lascif, libertin et réactionnaire – le célibataire n'est pas très présent sur scène. Pendant la période de la déchristianisation, nombreuses sont les pièces à sujet anticlérical ou illustrant le repentir de curés «patriotes» ou de sœurs vertueuses abandonnant leur état antinaturel et inutile²⁴, alors que la peinture du célibat civil est moins fréquente. Son incarnation dramatique la plus célèbre est offerte par *Le Vieux Célibataire* de Collin d'Harleville²⁵, créé au Théâtre de la Nation le 24 février 1792. Il s'agit d'une comédie de mœurs influencée par l'esthétique du drame bourgeois, qui se pose dans le sillon d'ouvrages précédents sur le même sujet – entre autres, *Le Légataire*

universel de Régnard de 1708, *Le Célibataire* de Dorat de 1775, *Le Vieux Garçon* de Dubuisson de 1782, et même, par certains traits, *La Gouvernante* d'Avisse, jouée par les Italiens en 1737 –, comme le reconnaît aussi partialement Collin dans son avertissement composé pour l'édition de 1794 (pp. XI-XIII). Cette pièce au but ouvertement moralisateur²⁶ constitue l'un des succès reconnus de l'époque²⁷: elle propose le portrait malheureux d'un vieux garçon qui vit isolé de son neveu à cause des mensonges entretenus par sa gouvernante, qui projette de l'épouser pour s'emparer de son bien, et par ses domestiques. Ceux-ci profitent de la faiblesse et de l'isolement du sexagénaire pour le piller et agir en maîtres jusqu'à ce qu'Armand et sa femme ne s'introduisent *incognito* dans la maison et ne rétablissent la vérité. Dubriage chasse alors les imposteurs, reconnaît l'importance des liens du sang ainsi que l'erreur dans laquelle il a vécu, qu'il motive de façon détaillée et raisonnable. Occupé par son activité, impressionné par l'expérience malheureuse de son associé, craintif de perdre sa liberté et inquiété par «les embarras, / Les tracas, les soucis...» (p. 24) conjugaux, Dubriage a renoncé au mariage et s'est volontairement voué au malheur: «En m'isolant ainsi, je sens que j'ai perdu / Plus d'une jouissance et plus d'une vertu. / Trop juste châtement! Quiconque fut rebelle / Aux lois de la nature, en est puni par elle. [...] Si quelque chose manque encore à mon bonheur, / C'est ma faute: du moins mes regrets salutaires / Seront une leçon pour les Célibataires» (V, scène 9, pp. 135-136)²⁸.

- 6 Le personnage de Collin d'Harleville n'est que le dernier d'une série préexistante composée de types divers: le célibataire de Régnard est un ridicule méchamment dupé par son neveu, celui de Dorat un jeune homme de trente ans célibataire «par système» – ce qui permet à l'auteur d'insérer dans la pièce plusieurs dissertations sur les pour et le contre de cet état – qui finalement se marie, le vieux garçon éponyme un sexagénaire ancien séducteur qui à la fin de son existence cherche en vain une infirmière plutôt qu'une compagne. La reprise d'un sujet déjà exploité est aussi soulignée par les journaux, qui font pourtant l'éloge du jeu des acteurs – Molé et Contat *in primis* – et de la valeur esthétique et morale de l'ouvrage. Les *Affiches, Annonces et Avis divers* écrivent le 26 février 1792 que «le but moral nous en a paru plus prononcé que dans les autres *Célibataires*»; le *Journal des Théâtres* du premier mars trouve que «c'est un beau sujet de comédie, que le *Célibataire*; il peut et il doit fournir la matière d'un ouvrage utile, tant par la morale, que pour la politique» et que par son traitement du sujet l'auteur s'écarte de tous ceux qui l'ont précédé²⁹. Composée en 1789, lue aux Comédiens en décembre 1790 par un auteur qui après la scission des «rouges» Talma et Dugazon restera fidèle à la faction modérée de la troupe³⁰, représentée en début de 1792 sur un théâtre connu pour son attitude «aristocrate», la pièce est certes moralisatrice mais aussi dénuée de toute allusion explicite aux débats qui agitent l'esprit public et qui déboucheront, quelques mois plus tard, sur la réforme du droit familial. Tout comme le précise A. Tissier, *Le Vieux Célibataire* n'est pas un ouvrage politico-patriotique et reste une «comédie de la vie privée» d'autant plus «étrangère aux agitations et aux idées révolutionnaires du moment»³¹ qu'elle n'établit pas de façon évidente l'adéquation entre privé et public d'ici peu tellement célébrée par la République en danger. Certes, le personnage de Collin a raté son existence en renonçant aux douceurs de l'hymen. Il apparaît toutefois comme une victime malheureuse plus que comme un individu ridicule³² ou comme un séducteur corrompu. Par ailleurs, il ne se prive pas tout à fait d'une vie familiale puisqu'il reconnaît son erreur et accueille son neveu et sa femme, qu'il appelle «mes enfants».

- 7 Si le public révolutionnaire pourrait bien voir en Dubriage, ainsi que le suggère Joy Mannucci, l'image ou plutôt la victime de l'Ancien Régime et de ses vices³³, la pièce reste en effet fort modérée à cet égard. C'est ce que lui reproche deux ans plus tard *La Décade Philosophique*, témoignant par là d'un changement des mentalités. Le 20 et le 30 prairial an II (8 et 18 juin 1794), le journaliste fait l'éloge de l'auteur – comparé, rien de moins, à Térence et à La Fontaine – et apprécie l'écriture et le style d'un texte qui «dans un tems où nos théâtres doivent être régénérés comme nos mœurs» constitue un «hommage aux bonnes mœurs qu'[il] fait aimer» bien plus grand que celui des autres pièces sur le sujet³⁴. Les éloges s'accompagnent pourtant de quelques critiques, puisque le journaliste estime aussi que l'ouvrage «ne flétrit point le célibat, mais il le montre comme à plaindre» et qu'«il fait voir moins les vices que les peines qui le suivent». Aussi, «le rôle du célibataire n'est-il ni le meilleur, ni le plus important de la pièce». Bref, Collin a péché de trop de sobriété et «n'a pas montré le célibat dans toute sa laideur et sa honte [...] il n'a donc pas, à ce qu'il nous semble, atteint suffisamment le principal but moral qu'il devoit s'être proposé».
- 8 C'est que dans l'imaginaire républicain, le célibat civil ne représente plus uniquement une anomalie sociale. Il constitue aussi une anomalie idéologique, un véritable anti-modèle d'autant plus dangereux et suspect que l'exclusion de la vie familiale résulte de l'exercice de cette même liberté prônée par les révolutionnaires. Réaffirmation d'un moi individualiste qui a volontairement bâti son existence sur la sécheresse de cœur, le refus des relations humaines et, accessoirement, le mensonge, l'hypocrisie, le libertinage et le malheur d'autrui, le célibataire endurci représente de plus en plus un véritable hors-la-loi. Non seulement il bafoue les dispositions naturelles et sociales, mais il ignore et méprise les efforts législatifs visant la réformation des structures vicieuses de l'Ancien Régime, s'excluant par là même du nouveau monde en voie de construction. Anti-modèle dont la froideur sentimentale signale, dans le meilleur des cas, la modération patriotique, le vieux garçon ne peut qu'être écarté des écoles civiques que sont devenus les tréteaux républicains et n'est le plus souvent présent sur scène que, encore une fois, «par antithèse ou omission». Le personnage de *Au Retour* de Radet et Desfontaines, créé au Théâtre du Vaudeville l'an II³⁵, chante: «D'un bon et franc républicain / Le mariage est la loi première; / Du civisme dont il est plein / Il anim' sa famille entière. / Ces transports-là n'sont pas sentis / Par le triste célibataire. / Pour savoir aimer son pays, / Faut être époux et père! (bis). [...] En formant ce tendre lien, / Me v'là dans un'double milice: / Aussi, / Comme époux et comme citoyen, / J's'rai toujours de service!» (p. 16); en l'an II, sur les planches du théâtre Feydeau Aurèle, brave soldat qui a adopté un petit orphelin³⁶, rappelle que «Le vice sous la tyrannie / se trouvoit à l'ordre du jour. / Il avoit de notre patrie / Chassé la Nature et l'Amour. / Par égoïsme ou par misère / Dans chaque rang, dans chaque état, / On se vouoit au célibat, / On craignoit d'être époux et père. / Dans ce tems affreux de scandale / [...] Plus d'un jeune homme sans morale / Étoit père sans être époux! / Dans le même tems au contraire / Plus d'un mari crédule et bon / Voyoit croître dans sa maison / Beaucoup d'enfants sans être père! ...». Encore, «Pour sa Patrie et pour sa femme / Avoir tous une égale flamme, / C'est le devoir d'un citoyen. / Mauvais époux et mauvais père, / Ainsi que tout célibataire, / Ne fut jamais bon citoyen», sermonne le maire – et chante le chœur – après la victoire des patriotes de *La Frontière* de Reynier³⁷, tandis que le père Deschamps de *La Nourrice républicaine* de Piis invite l'*outsider* à un acte réparateur, en accord avec les souhaits des législateurs: «Si d'être un homme inutile, /

Quelque vieux garçon rougit, / Qu'il vole au fond de l'asyle, / Où l'enfant trouvé gémit»

³⁸.

- 9 Quand il n'est pas évoqué *in absentia*, le vieux garçon ne jouit pas d'une meilleure réputation, puisqu'il incarne explicitement le traître de la République, qu'il soit un «modéré», voire un nostalgique de l'Ancien Régime, ou un «aristocrate» déclaré. Dans *L'Adoption villageoise ou l'Écouteur aux portes*, comédie mêlée de vaudevilles de Charlemagne représentée sur le Théâtre de la Cité-Variétés le 28 floréal an II³⁹, le citoyen Grégoire, riche quinquagénaire malheureusement sans femme ni famille, sort de son état d'«homme inutile» en adoptant Julianne, jeune fille vertueuse abandonnée à sa naissance et que la Révolution a rendue à la société en la délivrant du cloître. «Il existe une loi nouvelle, aussi douce que bienfaisante, qui donne à l'homme la faculté de suppléer à la nature»⁴⁰, s'exalte le bon Grégoire, faisant allusion au décret du 18 janvier 1792. Par cette action, d'autant plus généreuse si l'on considère le mérite politique d'une pratique – l'adoption – conçue par les législateurs pour «vivifier la famille personnelle et la grande famille qu'est la Nation, mère virtuelle de tous les enfants de la patrie»⁴¹, Grégoire rentre dans l'ordre. Il répare une «double erreur» constitutive de l'Ancien Régime – «Or, je suis riche, & sans famille; / Vous gémissiez dans le malheur. / Pour réparer la double erreur, / Je vous adopte pour ma fille» (p. 18) – et assure le bonheur de l'ancienne bâtarde qu'il fait convoler avec son amoureux, le patriote Justin. Le riche jardinier s'oppose idéalement à Furet, «ci-devant Avocat» espiègle et sans mérite. Sot, menteur, avide, intrigant et nostalgique, celui-ci voudrait épouser Julianne parce qu'il a appris en écoutant aux portes – ce qui révèle déjà qu'il n'est pas «un Citoyen excessivement honnête» (p. 21) – qu'elle n'est plus la servante qu'il humiliait en lui rappelant son état illégitime et sa condition inférieure. Son attitude intéressée, antithétique aux sentiments nobles de Justin et de Grégoire⁴², le désigne d'emblée comme un partisan de l'Ancien Régime. En effet, Furet fait preuve d'un sentiment nostalgique à l'égard du passé: «je suis fait pour commander, & vous pour obéir. C'est clair, cela. Mais on a tout anéanti, tout, jusqu'à la subordination; c'est infâme» (pp. 13-14). Même quand il essaie d'adopter des propos faussement patriotiques, son langage réactionnaire le trahit: il qualifie Julianne de «bâtarde»⁴³, fait allusion à des coutumes désormais surannées – «Consentement formel du père... Celui de la fille suit de droit, d'après Barthole & Justinien» (p. 26) – et utilise des «formules» juridiques qui s'opposent à la transparence républicaine. Tout est bien qui finit bien: le bon jardinier dévoué à son travail et à la République sort de son célibat par l'adoption et démasque le faux patriote indigne du mariage, finalement renvoyé à l'isolement qu'il mérite.
- 10 C'est le même sort qui est réservé à un personnage de *Le Vous et le Toi*, opéra-vaudeville de Plancher Valcour créé au Théâtre de la Cité le 29 novembre 1793⁴⁴. Célébrant l'adoption du toi républicain, cette «très jolie bleurette»⁴⁵ est bâtie sur le contraste entre la foi patriotique des villageois et la froideur du modéré Glaçon. Pour celui-ci, tout comme pour Furet, *nomen omen*, sa tempérance et son silence s'opposant à l'ardeur et à la transparence républicaines et signalant déjà le traître. C'est ce qu'explicite Justin, son rival en amour plus que bouillant – «Quiconque n'est pas un ami chaud de la révolution en est, à coup sûr, l'ennemi le plus dangereux»⁴⁶ – soutenu dans son jugement par les autres villageois: «c'est du sang de macreuse que ces modérés! [...] ces gens-là!» (p. 13). En le croyant à tort bon patriote, la mère de Virginie voudrait marier sa fille à Glaçon. Ancien procureur fiscal, celui-ci est déjà âgé, mal vieilli – il a quarante-cinq ans mais en paraît soixante – et encore sans famille, n'étant «pas plus chaud en patriotisme que dans tout le reste» (p. 20). Être mou qui «parle très lentement & agit de

même» (p. 22), ainsi que le précise une note dans le texte, le personnage n'arrive pas à s'accoutumer aux nouveautés révolutionnaires, qu'elles concernent l'usage du tutoiement, la suppression des conditions privilégiées du clergé et de la noblesse, l'abolition de la Royauté ou la proclamation de la République. Bref, son hésitation à se mettre au pas et sa froideur le signalent comme l'un de ces hommes de l'Ancien Régime qui «se réservent toujours un faux-fuyant, une porte de derrière» et qui «croient aux revenants» (p. 13). Dans l'impossibilité de cacher plus longtemps sa vraie nature, Glaçon refuse d'aider un camarade en danger et répète avec désespoir que l'on va «trop loin» et «trop vite! cent fois trop vite! mille fois trop vite!», qu'on «a tout détruit!» (p. 26). Âme froide et suspecte, dénuée de l'ardeur du vrai républicain, le vieux garçon échoue le test patriotique auquel on l'a soumis et qui d'après le journaliste des *Affiches, Annonces et Avis divers* «découvre son mauvais cœur et son aristocratie»⁴⁷. Il est finalement rejeté par la mère de Virginie – «quand on n'aime ni sa Patrie, ni l'humanité, on court grand risque d'être mauvais père & mauvais mari» (pp. 30-31) – pour être enfin blâmé de toute la communauté et condamné à l'isolement.

- 11 Pour un célibataire qui n'en est pas véritablement un puisqu'il se rachète par une action doublement civique – l'adoption d'une bâtarde – et d'autres vieux garçons faisant preuve de peu de patriotisme par froideur ou par intérêt, il y a aussi quelques figures plus noires et dangereuses qui s'avèrent irrécupérables au point de mériter le blâme public tout aussi que le châtiment de l'état. Ce sont les «vrais» célibataires endurcis, qui ne ressentent ni l'attrait des liens familiaux ni un quelconque sentiment de fraternité. Séducteurs et libertins, ils persévèrent dans leurs vices, incarnant de façon évidente des valeurs prétendument aristocratiques telles que la perversion morale, le luxe indécent et l'individualisme. Dans *Plus de Bâtards en France* de «la citoyenne Villeneuve», c'est le cas de Déternis, quinquagénaire au nom évoquant la noblesse et désigné explicitement dans la page de distribution comme «vieux célibataire»⁴⁸. Inspirée de l'attention accordée par les institutions au sort des enfants naturels, la pièce, représentée sur le Théâtre de la Cité le 4 floréal de l'an III⁴⁹, met en scène un individu riche, méchant, libertin dans sa jeunesse – «ah! S'il falloit me rappeler toutes les filles à qui j'en ai conté étant jeune» (p. 58) – et ouvertement réactionnaire: «L'imbécile croit à ce beau mot, l'égalité!» (p. 5), rétorque-t-il à son valet qui l'appelle ironiquement «Dâron» en lui signalant qu'il n'y a plus de maîtres. Déternis ne cache nullement sa nostalgie pour les mœurs d'«autrefois»: il veut être appelé «Monsieur» au lieu de «citoyen» et critique la Révolution «qui a donné de l'audace à tous ces drôles là» (p. 47), désignant par ces mots les bons patriotes qui lui reprochent de ne pas être «trop au pas» (*ibid.*). De plus, le vieux garçon est un traître reconnu («vous n'êtes pas un zélé patriote, vous faites le commerce de l'argent», p. 16) qui s'entoure d'un prêtre intrigant, hypocrite et corrompu qui aide Déternis dans ses spéculations financières et son neveu débauché Florival dans son libertinage. Cette enclave aristocratique, véritable foyer d'antipatriotisme, s'oppose idéalement à celui de Mathurin. Citoyen indigent, celui-ci a accueilli Colas, enfant trouvé plein de vertus qu'un sans-culotte de passage reconnaît comme le fils de sa sœur, morte pendant l'accouchement après avoir été séduite par le vieux célibataire, qui s'était dérobé après avoir signé une promesse de mariage. Même confronté à son fils, dont il connaissait le secret depuis sa naissance, le vieux garçon reste sourd à la voix du sang. Arrivent les gendarmes, qui ont déjà arrêté l'abbé. Après une confrontation d'où ressort l'âme noire de Déternis et de Florival, les gardes emmènent l'un pour trahison et l'autre pour incivisme et corruption. Cette punition exemplaire et officielle permet à l'auteur

d'illustrer la *doxa* républicaine concernant l'absence de frontière entre vie privée et vie publique⁵⁰ et de magnifier les bienfaits apportés par la révolution. Passé et présent sont idéalement opposés au profit du nouvel état des choses: «*autrefois*», le bâtard était victime des préjugés, alors que le séducteur pouvait vivre dans l'opulence en l'ignorant parce qu'«*autrefois* ce crime étoit de mode»; «*aujourd'hui*», la loi accorde ses droits à l'enfant et le venge en punissant le père «de son affreux égoïsme» parce qu'«*aujourd'hui* la vertu, les mœurs et la bienfaisance sont à l'ordre du jour» (p. 48). Finalement, Colas refuse les biens du traître sur lequel la nouvelle loi lui accorderait pourtant des droits. Tous s'empressent alors de l'aider, la nation étant la véritable famille des bons citoyens.

- 12 Hypocrite, intéressé, intrigant, partisan du passé, éventuellement libertin, faisant preuve d'une froideur foncière signalant son âme individualiste et dure, le célibataire civil affiche bien des caractéristiques des aristocrates, dont il réitère les comportements. Il ne peut évidemment avoir bonne presse sur les tréteaux républicains illustrant les bienfaits de la nouvelle politique familiale. Auparavant considéré comme un individu certes égoïste et parasite – souvent même libertin – mais aussi comme un être à plaindre, comme un individu parfois égaré, victime de son mauvais jugement et des structures sociales existantes, sur les planches républicaines la figure du vieux garçon est par contre d'autant plus accablée qu'elle signale toujours un fils indigne de la patrie. Par son comportement, il en bafoue volontairement les maîtres mots – «Liberté, Fraternité, Égalité» – puisqu'il utilise sa nouvelle liberté pour accomplir un choix individualiste et pour se poser volontairement hors de la communauté fraternelle, en réaffirmant de la sorte son adhésion aux fausses valeurs de l'Ancien Régime. Susceptible de faire basculer le nouvel ordre social et idéologique qui trouve dans la famille l'ancrage de la Patrie, il représente par conséquent un corps «étranger dans la société, [...] un membre inutile et à charge»⁵¹ que les législateurs attaquent et un «contre-modèle» que les dramaturges à l'affût de l'actualité évoquent négativement *in absentia*, ridiculisent ou dénoncent *in praesentia*. Qu'il soit libertin ou non, le célibataire endurci illustre sans faille l'identité entre corruption politique et morale, et prend la place que S. Marchand accordait au séducteur conçu comme l'«incarnation d'un modèle étranger à l'idéal bourgeois et familial que le drame entend promouvoir, actant isolé dans le réseau des personnages et anomalie éthique, [qui] met en valeur l'antagonisme de deux systèmes idéologiques autant qu'esthétiques, et [qui] constitue un contre-modèle éminemment révélateur»⁵².
- 13 Les institutions républicaines étant peu susceptibles de tolérer l'expression de différents systèmes idéologiques, le célibataire civil ne jouit pas d'une grande fortune théâtrale, par ailleurs davantage réservée à son confrère ecclésiastique, cible plus facile en ce que catalyseur naturel de la haine populaire. Présent tout au long du dix-huitième siècle dans plusieurs ouvrages fournissant des portraits individuels plus – c'est le cas de l'ouvrage de Collin – ou moins réussis, sous la République les dramaturges n'en retracent plus l'histoire et les motivations. L'adéquation entre vie privée et vie publique étant d'autant plus primordiale que la nation en danger a besoin d'enfants, le «froid célibataire» se situe *a priori* dans une position coupable et nuisible au reste de la communauté. Il ne fonctionne donc que comme un anti-modèle: proscrit des sentiments, il l'est souvent aussi des planches, en accord avec la célébration d'un univers de gens mariés ou en couple et avec une opinion publique qui le considère avec soupçon. Alors que toutes les autres figures familiales (maris, femmes, enfants, veufs ou veuves, et Dieu sait quoi d'autre) sont explicitement célébrées par un ou plusieurs ouvrages, *Le Vieux Célibataire*, une comédie de mœurs étrangère à toute adhésion à

l'actualité socio-politique, reste la seule création révolutionnaire osant évoquer un vieux garçon endurci comme personnage principal⁵³. Fort peu présent sur les affiches et les pages de distribution, le célibataire est aussi l'un des premiers à abandonner le plateau: une fois démasqué et banni de la communauté – à savoir, une fois accompli son rôle d'antagoniste –, il est symboliquement exclu de la dernière scène, indigne qu'il est de participer à la célébration festive des valeurs patriotiques et républicaines. C'est ce qui arrive dans les pièces de notre corpus, à l'exception de celle de Charlemagne, où l'acteur qui joue Furet participe au vaudeville final afin de justifier l'incivisme d'un personnage dont la fonction d'anti-modèle est explicitement reconnue: «FURET: La scène rend les passions; / Dans ce tableau de la nature / Il faut des oppositions, / Comme des ombres en peinture. / Épargnez le blâme à l'Acteur / Qui feint un principe incivique. / Moi, j'ai gravée au fond du cœur, / En traits de feu, la République»⁵⁴.

NOTES

1. M. VOVELLE, *L'Enfance et la famille dans la Révolution française*, in *L'Enfant, la famille et la Révolution française*, M.-F. LÉVY (éd.), Paris, Orban, 1990, p. 13.
2. F. Ronsin souligne la multiplication, à la veille de la Révolution, des attaques contre les mariages des milieux les plus aisés, véritables farces qui entraînent l'oubli des devoirs conjugaux, la corruption et le libertinage. F. RONSIN, *Le Contrat sentimental. Débat sur le mariage, l'amour, le divorce, de l'Ancien Régime à la Restauration*, Paris, Aubier, 1990, p. 20 sqtes. Par ailleurs, à partir de la moitié du siècle on enregistre une augmentation de l'illégitimité et des conceptions prénuptiales causée par l'émergence d'une nouvelle aspiration à disposer librement de soi. A. BURGUIÈRE, *Demande d'état et aspirations individualistes. Les attentes contradictoires des familles à la veille de la Révolution*, in *L'enfant, la famille*, cit., pp. 25-32.
3. Voir J. MULLIEZ, *Droit et morale conjugale: essai sur l'histoire des relations personnelles entre époux*, in «Revue Historique», CCLXXVIII, 1987, p. 38, p. 61 sqtes; J. DUPÂQUIER, *Histoire de la population française. De 1789 à 1914*, Paris, PUF, 1988, vol. III, p. 87 sqtes.; M. GARAUD-R. SZRAMKIEWICZ, *La Révolution française et la famille*, Paris, PUF, 1978; L. HUNT, *Révolution française et vie privée*, in *Histoire de la vie privée*, PH. ARIÈS et G. DUBY (éds.), Paris, Seuil, IV, 2000, pp. 21-33; J. BART, *La Famille bourgeoise, héritière de la Révolution?*, in *L'Enfant, la famille*, cit., pp. 357-372.
4. F. RONSIN, *Le Contrat sentimental*, cit., p. 19.
5. J. MULLIEZ, *Droit et morale conjugale*, cit., p. 67.
6. Dans son *Tableau de Paris*, Mercier décrit le célibat comme un vice «si commun dans notre siècle, et triomphant dans la capitale» qui méprise les lois de la nature et de la société au nom d'un choix égoïste et nuisible: «Le célibataire raisonne son système; mais pour éviter un danger, il embrasse un vice. Il est seul; son cœur se durcit ou se dessèche; il fuit les embrassements de la tendresse, pour tomber dans ceux de la débauche. Il a refusé une compagne; il rencontre une maîtresse impérieuse [...] qui dérobe tout ce qu'elle peut dérober [...]. Il vieillit insensiblement, et il s'est préparé le malheur de n'avoir aucun ami dans sa vieillesse, ayant repoussé ceux que la nature lui présentait. [...] le vieux garçon, qui dans la carrière de sa vie, n'a point eu le courage d'adopter une femme [...] quelle excuse peut-il donner? De quelle faiblesse ne s'accuse-t-il pas? Que font les célibataires? Errant dans la société, ils vont tendant des pièges à l'innocence, et

semant le trouble dans les familles. Idolâtres d'eux-mêmes, ils comptent pour rien la honte de la beauté, les larmes et les soupirs de la faiblesse abusée. D'autres, plus coupables encore, attaquent le lien conjugal [...]. Le plus grand argument des célibataires est qu'ils sont libres. Eux, libres!». L.-S. MERCIER, *Tableau de Paris*, J.-C. BONNET (éd.), Paris, Mercure de France, 1994, I, pp. 439-442.

7. F. RONSIN, *Le Divorce révolutionnaire*, in *L'Enfant, la famille*, cit., p. 314.

8. M. VOVELLE, *op. cit.*, p. 14.

9. N. BONNEVILLE, *Le Nouveau Code conjugal*, Paris, imprimerie du cercle social, 1792, p. 6, cit. in J. MULLIEZ, *Droit et morale conjugale*, cit., p. 67.

10. Cit. in J. DUPÂQUIER, *Histoire de la population française*, cit., p. 94.

11. *Ibid.*

12. P. FRANTZ, *Les Tréteaux de la Révolution. 1789-1815*, in *Le Théâtre en France*, J. DE JOMARON (éd.), Paris, Colin, 1992, p. 528.

13. M. OZOUF, *La Fête révolutionnaire. 1789-1799*, Paris, Gallimard, 1976, p. 147.

14. *Ibid.*, p. 37.

15. C'est, entre autres, la position de Cambacérès. Dans le rapport sur le deuxième projet de code civil, il considère le célibat comme un «vice que le législateur doit poursuivre», même s'il pense qu'il ne faut pas employer des «moyens violents»: «La liberté personnelle étant la première dans l'ordre de la nature, elle doit être la plus respectée. C'est donc plutôt par des lois qui favorisent les unions, que par des lois qui punissent ceux qui le fuient; c'est plutôt en honorant le mariage qu'en défendant le célibat, qu'il faut combattre le célibataire. Il est plus sage d'empêcher le mal en le prévenant qu'en le punissant...», cit. in J. BART, *La Famille bourgeoise, héritière de la Révolution?*, cit., p. 363.

16. J. DUPÂQUIER, *Histoire de la population française*, cit., p. 84.

17. Déjà pour la contribution mobilière, établie le 13 janvier 1791, la loi prévoyait une pression fiscale moins importante pour les familles nombreuses et une surtaxe pour les célibataires, voir A. SOBOUL, *La Révolution française*, Paris, Gallimard, p. 206. Parmi les mesures adoptées par la suite, l'on peut évoquer la pétition du 2 frimaire an II sanctionnant que «tout célibataire jouissant d'un revenu annuel de plus de 2.400 livres sera déclaré inadmissible à une fonction publique salariée» ou la répartition des impôts votée en juin par la section des Gravilliers: «les célibataires sont rangés deux classes au dessus de celle dans laquelle les placeraient leurs revenus. Au contraire, tout père de famille ayant à charge au moins quatre enfants au dessous de douze ans sera détaxé de moitié, tout parent âgé ou infirme à charge comptant comme un enfant». Cit. in A. SOBOUL, *Les Sans-culottes parisiens en l'an II. Mouvement populaire et gouvernement révolutionnaire (2 juin 1793-9 thermidor an II)*, Paris, Clavreuil, 1958, p. 244, p. 490. Après Thermidor, l'exemple le plus éclatant de cette méfiance envers les vieux garçons – Robespierre et Saint-Just *in primis* – se traduit dans la seule admission des veufs et des mariés dans le conseil des Anciens, voir L. HUNT, *Le Roman familial de la Révolution française*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 183.

18. En 1789, J.-F. d'Olivier, auteur du *Nouveau Code civil*, voudrait imposer l'adoption à tout célibataire, secondé sur ce point par Larthenas en 1791 et par Oudot en 1792. Le 25 juin, celui-ci avait souhaité qu'on oblige «chaque citoyen à contracter un mariage légal ou privé ou à se déclarer père naturel ou protecteur adoptif d'un enfant... Établissez l'adoption comme un devoir sacré, indispensable pour tout citoyen qui n'aura pas d'enfants». Il avait aussi prévu d'assurer la formation et l'entretien des «enfants de la Patrie» – les bâtards – en taxant les célibataires et les époux stériles – «tout célibataire, soit toute personne sans enfants aurait été tenu d'adopter un 'orphelin' ou à payer de lourds impôts destinées à assurer l'entretien des enfants privés de soutien familial», cit. in F. RONSIN, *Le Contrat sentimental*, cit., p. 144. Faute de se racheter par cet acte patriotique, les célibataires se voient en danger d'exhérédation: «Privez de toute succession collatérale tous ceux et toutes celles qui auront passé trente ans sans avoir contracté un mariage suivant la loi ou qui n'auront pas reconnu ou adopté un enfant dont ils auront soin, qu'ils

élèveront et à qui passera de droit une partie de leurs biens après eux», cit. in M. GARAUD-R. SZRAMKIEWICZ, *La Révolution française et la famille*, cit., p. 96.

19. J.-P. BERTAUD, *La Vie quotidienne en France au temps de la Révolution (1789-1795)*, Paris, Hachette, 1983, cit. in F. RONSIN, *Le Contrat sentimental*, cit., pp. 10-11.

20. La possibilité d'une union contractée par intérêt, pourtant fort concrète dans la réalité historique de la conscription obligatoire, est peu contemplée sur les tréteaux. En témoigne une comédie en un acte mêlée de chants, représentée au théâtre Feydeau le 21 Thermidor an II et mettant en scène le fat et galant Lormeuil, qui a décidé de se marier pour des mauvaises raisons: «C'étoit pourtant un bien doux métier que celui de garçon... Autrefois; mais tout est bien changé aujourd'hui. (*Il chante.*) Oui c'en est fait je me marie / [...] J'ai long-temps courtoisé les belles, / Papillon volage et léger / On m'a vu, dans Paris, entr'elles / Me partager et voltiger: / Par le moyen d'une maîtresse / Jadis avec un peu d'adresse / On obtenoit ce qu'on vouloit: / Que le sort d'un célibataire se trouve aujourd'hui différent! En vain jadis a-t-il sçu plaire, / S'il n'a des mœurs et du talent, / Il se trouve par-tout éconduit durement. / Oh! c'en est fait, &c. / Le malheureux célibataire / pour sa cote mobilière, / Toujours est taxé doublement; / Pour une place on lui préfère, / Le Citoyen époux et père. / Faut-il voler à la Frontière, / Oh! c'est alors que l'on préfère à l'époux le célibataire; en vérité c'est désolant, / Voilà pourquoi je me marie, etc.» (p. 13). Charmé par l'exemple patriotique d'Aurèle, sans-culotte revenu des frontières, le jeune homme comprend son erreur et remet son projet de mariage à son retour de l'armée dans laquelle il court s'engager (p. 32). L.-B. PICARD et R. DEVIENNE, *Rose et Aurèle*, Paris, Huet, an II [1794].

21. Sans faire mention des nombreuses pièces concernant des prêtres libertins et réactionnaires, à titre d'exemple l'on peut citer *La Nourrice républicaine ou les Plaisirs de l'adoption* d'A. Piis (représentée en 1794 sur le Théâtre du Vaudeville, Paris, rue des droits de l'homme, an II): les citoyens Deschamps attendent le retour du fils aîné du front, élèvent dans la foi patriotique leurs deux enfants et adoptent un nourrisson dont la mère est morte et dont le père, qualifié de «un peu aristocrate» (p. 12), s'est sauvé au delà de la frontière en abandonnant son fils et sa patrie. Encore, dans *L'Époux républicain* de Pompigny créé le 14 février 1794, un serrurier patriote épouse une ancienne prieure, qui le trompe avec un prêtre et conspire avec les réactionnaires pour rétablir l'Ancien Régime avant d'être dénoncée par son conjoint. Dans *Le Mari coupable* de «la citoyenne Villeneuve», créé en 1794 au Théâtre de la République et publié chez Barba l'an III [1795], le mari infidèle mais repentant s'angoisse d'avoir séduit la vertueuse et ignare Adèle. Celle-ci n'est pourtant pas laissée à elle-même et est secourue par l'épouse légitime de Dorfeuill.

22. J.-B. RADET, *Le Canonier convalescent*, créé le 29 juin 1794 au Théâtre du Vaudeville.

23. B.-A. PÉPIN, *La Seconde Décade ou le Double Mariage*, Paris, Laurens jeune, 1794, p. 4, représenté en 1793.

24. Voir S. BÉRARD, *Le Théâtre révolutionnaire de 1789-1794. La Déchristianisation sur les planches*, Paris, Presses Universitaires de Paris Ouest, 2009.

25. Paris, Maradan, an II [1795].

26. Dans son *Avertissement*, l'auteur écrit: «J'espère mêler bientôt ma voix à celle des écrivains patriotes: car c'est être véritablement patriotes que de prêcher la morale; et en ce sens, je crois l'avoir été dès avant la Révolution [...] les auteurs dramatiques mériteront bien de la Patrie, et serviront aussi une République qui se fonde sur le patriotisme ardent, mais ne se soutient que par les mœurs et la vertu» (p. XIV).

27. La pièce jouit de 43 représentations de 1792 à 1795, voir A. TISSIER, *Les Spectacles à Paris pendant la Révolution. Répertoire analytique, chronologique et bibliographique*, I et II, Genève, Droz, 1992, 2002. Le site CESAR signale 63 représentations jusqu'en 1798 sur de différents théâtres, <http://www.cesar.org.uk/cesar2/home.php>. Bien qu'il avance de nombreuses critiques, L. Allard aussi atteste la fortune d'un ouvrage qui «pour plusieurs années, lui [à l'auteur] conquiert une demi-gloire»: «En 1792 et 1793, cette pièce fut jouée trente fois, chiffre notable pour l'époque; elle

reparut si souvent au dix-neuvième siècle, que la cent-quatre-vingt-septième et dernière représentation n'eut lieu qu'en 1866», L. ALLARD, *La Comédie de mœurs en France au XIX^e siècle*, Paris, Hachette, 1923, I, p. 48. D'autres critiques font l'éloge d'un ouvrage qui «est [...] le meilleur, le plus régulier que l'on ait donné depuis la *Métromanie*, et [qui] doit seul suffire pour immortaliser son auteur», C. G. ETIENNE et A. MARTAINVILLE, *Histoire du Théâtre-Français depuis le commencement de la Révolution jusqu'à la réunion générale*, Paris, Barba, 1802, 2, p. 200. Par ailleurs, l'importance de la pièce est attestée par sa présence dans la section «L'époque révolutionnaire» du volume de la *Pléiade Théâtre du XVIII^e siècle*, J. TRUCHET (éd.), Paris, Gallimard, 1973, pp. 1109-1227.

28. Tout au long de la pièce, la tristesse et l'amertume du célibat avaient déjà été explicitées par Dubriage: «Autour de moi j'ai beau jeter les yeux, chercher. / Je n'ai pas un ami dans toute la nature [...] Tu le vois, je suis seul sur la terre, / Triste ... [...] Oui, je suis solitaire. / Ah! Pourquoi, jeune encore, au moins dans l'âge mûr, / Ne faisais-je pas choix d'une femme!» (p. 22). De même, son filleul marié reprend le même point: «Ah! La nôtre [manière d'être heureux] est la vraie, et vous ne l'êtes guère / Heureux! C'est votre faute aussi; car, entre nous, / Pourquoi rester garçon? Il ne tenoit qu'à vous, / Dans votre état, avec une grosse fortune, / De trouver une femme, et dix-mille pour une. M. DUBRIAGE: Que veux-tu? ... J'ai toujours aimé le célibat. GEORGE: Célibat, dites-vous! C'est donc là votre état? / Triste état, si par-là, comme je le soupçonne, / On entend n'aimer rien, ne tenir à personne! Vive le mariage! Il faut se marier, / Riche ou non [...]. C'est que vraiment, Monsieur, vous me faites pitié» (pp. 32-33).

29. Voir aussi la *Chronique de Paris*, 25 février, le *Journal de Paris*, 26 février, la *Gazette nationale ou le Moniteur universel*, 27 février.

30. A. TISSIER, *Collin d'Harleville, chancre de la vie souriante (1755-1806)*, Paris, Nizet, 1963-64, I, pp. 170-171.

31. *Ibid.*, p. 173.

32. Ph. Koch souligne bien les changements intervenus entre la pièce de Regnard, qui propose un célibataire ridicule et farcesque, et celle de Collin, qui peint un individu tout compte fait digne de compassion plus que de blâme. PH. KOCH, *Regnard and Collin d'Harleville on Legacies by Bachelor Uncles*, in «Studies in Eighteenth-Century Culture», 1979, pp. 291-309.

33. «Ribelle alle leggi della natura: Dubriage si può trasformare, agli occhi del pubblico rivoluzionario, in un'immagine dell'ancien régime e dei suoi vizi. O forse ne è vittima: è un vecchio solo che suscita pietà, non un libertino arrogante». E. JOY MANNUCCI, *Il patriota e il vaudeville. Teatro, pubblico e potere nella Parigi della Rivoluzione*, Napoli, Vivarium, 1998, p. 181.

34. Le journaliste reprend le jugement de Rousseau et qualifie d'immorale et de «scandaleuse» la pièce de Regnard, estime faiblement conçue et mal écrite celle de d'Avisse – qui par ailleurs ne montre «qu'une partie des inconvénients du célibat» –, trop aristocratique et «pas fort[e] de morale, ni de raison, ni de comique» celle de Dorat, mal composé, guindé et dépourvu de naturel l'ouvrage de Dubuisson, dont le plan est pourtant «vaste, bien conçu, très-moral»: «on y trouve tout ce qui peut dégoûter du célibat, le flétrir, le rendre odieux et ridicule; regrets dans un âge plus avancé, libertinage dans la jeunesse, isolement, asservissement à des étrangers; tentative méprisable et inutile pour trouver une compagne aimable; enfin, la douleur de ne pouvoir faire de son fils un héritier et son successeur; et à côté de ce tableau effrayant, celui d'époux honnêtes et heureux!».

35. Paris, Sédille, 1793, p. 18.

36. L.-B. PICARD et R. DEVIENNE, *Rose et Aurèle*, cit., p. 24.

37. Paris, Rue du Théâtre Français, 1793, p. 38.

38. A. PIIS, *La Nourrice républicaine ou les Plaisirs de l'adoption*, cit., p. 33.

39. La pièce jouit de 17 représentations en 1794, voir A. TISSIER, *Les Spectacles à Paris*, cit., II, p. 382.

40. A. CHARLEMAGNE, *L'Adoption villageoise ou l'Écouteur aux portes*, Paris, Cailleau, 1794, p. 14.

41. F. FORTUNET, *De l'Égalité dans la différence: les enfants dans le droit révolutionnaire*, in *L'enfant, la famille*, cit., p. 347.
42. En se déclarant à Julienne, Justin marque la différence qui existe entre le présent et le passé: «Quand le marc d'or fut en crédit, / Il faisait seul les mariages. / Mais d'après ce tarif maudit, / Faut-il assortir les mariages? / Sous les lois de l'égalité, / Un autre article nous arrête; / Et c'est encore la probité; / La dot qu'il faut, c'est la probité» (p. 8). De même, en excusant la condition illégitime de la jeune fille, Grégoire célèbre le nouveau catéchisme républicain: «Une République a des loix / Qui sont celles de la nature. / [...] Le seul enfant illégitime / Est l'homme méchant & sans foi» (p. 16).
43. Ce qui permet au jardinier patriote de le reconnaître comme mauvais citoyen («Et vous disiez à l'instant que vous étiez au pas; non, mon voisin, vous n'y êtes pas encore», p. 24) et de tenir un petit sermon de morale républicaine: «Pour l'intérêt de leur pays, / Ceux qui montrent de l'énergie, / Les Citoyens aux lois soumis, / Sont les enfants de la Patrie. / Mais l'indolent qui laisse là / Le soin de la chose publique, / L'escroc & l'intrigant... Voilà / Les bâtards de la République» (*ibid.*).
44. La pièce jouit de 41 représentations entre 1793 et 1795, voir A. TISSIER, *Les Spectacles à Paris*, cit., II, p. 482.
45. *Affiches, Annonces et Avis divers*, 4 décembre 1793.
46. Le concept est encore répété par l'ardent républicain dans l'air suivant: «Ce mot seul me met en corroux; / Un modéré! quel monstre infernal! / Oui, dans l'ombre, ces gens sans âme / Nous portent les plus grands coups. / Tous ces soi-disant patriotes, / Qui vont par-tout, prêchant la paix, / Servent au mieux les projets (bis.) / Que forment les despotes (bis.)» (p. 13).
47. *Affiches, Annonces et Avis divers*, cit.
48. Paris, Barba, an III de la République [1795], p. 2.
49. La pièce jouit de 10 représentations, voir A. TISSIER, *Les Spectacles à Paris*, cit., II, p. 463.
50. «Un père dénaturé ne pouvait être un bon Citoyen» (p. 54), décrète le sans-culotte, secondé par un domestique patriote: «Il se doit tout à sa patrie; un traître la trahit; un traître foulant aux pieds les mœurs, veut corrompre l'innocence» (*ibid.*)
51. Ces mots sont prononcés en 1793 par Azéma, cit. in F. FORTUNET, *De l'Égalité dans la différence: les enfants dans le droit révolutionnaire*, cit., p. 345.
52. S. MARCHAND, *Théâtre et pathétique au XVIII^e siècle: pour une esthétique de l'effet dramatique*, Paris, Champion, 2009, p. 310.
53. Voir le *Répertoire du théâtre républicain ou Recueil de pièces imprimées avant, pendant et après la République française*, Genève, Slatkine, 1986, 15 voll.; A. TISSIER, *Les Spectacles à Paris*, cit. Par ailleurs, Tissier recense aussi une comédie de J. B. Choudard dit Desforges, *Le Tuteur célibataire*, créé le 17 novembre 1789 sur le Théâtre Italien. La pièce jouit d'un bon succès surtout en 1791 et 1792 (23 représentations) et est moins reprise par la suite (7 représentations en 1793-1794), voir I, p. 488 et II, p. 480. Le critique signale cependant que le 11 avril 1794 l'adjectif disparaît du titre, qui reste seulement *Le Tuteur* (voir *ibid.*, II, p. 127, note 47). Par ailleurs, nous n'avons pas réussi à trouver le texte de l'ouvrage, mais d'après les comptes rendus de l'époque le personnage éponyme ne reste pas longtemps célibataire: s'il convoite d'abord sa pupille, déjà secrètement unie à son neveu, il épouse finalement la veuve qu'il destinait à ce même neveu. Voir M. GRIMM, *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, Paris, Buisson, V, 1813, p. 294; *Affiches, Annonces et Avis divers*, 18 novembre 1789.
54. A. CHARLEMAGNE, *L'Adoption villageoise ou l'Écouteur aux portes*, cit., p. 36.

RÉSUMÉS

En droite ligne avec la volonté de laïcisation et d'adhésion au «droit naturel» prôné par les philosophes, les révolutionnaires entreprennent une réforme du droit conjugal finalisée à valoriser la famille en tant qu'institution. Celle-ci est d'autant plus conçue comme le pilier de la société que la frontière entre dimension publique et dimension privée s'estompe. Considéré comme un «étranger dans la société, [...] un membre inutile et à charge», le célibataire civil ne jouit pas d'une bonne réputation sur les tréteaux. Stigmatisé *in absentia*, il est fort peu présent sur scène. Le cas échéant, il est ridiculisé ou dénoncé comme «aristocrate» et ne fonctionne que comme un anti-modèle dramatique. Proscrit des sentiments, il l'est aussi des planches, en accord avec la célébration festive d'un univers de gens mariés et avec une opinion publique qui le considère avec soupçon, la froideur sentimentale ne pouvant que cacher un manque d'ardeur patriotique: «nul n'est bon citoyen s'il n'est bon fils, bon père, bon époux».